

XYZ. La revue de la nouvelle



L'ermite

Madeleine Ferron

Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferron, M. (1990). L'ermite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 17–21.

En haut du village, au premier trécaré, se dresse une croix de chemin décorée des outils de la crucifixion. Derrière, une érablière magnifique, dégagée de toute cette broussaille qui brise généralement l'alignement harmonieux des arbres. Au printemps, le sous-bois foisonne d'érythronnes et d'ail sauvage. Les abords de la cabane sont ratissés comme un jardin et la porte, teinte en rouge, est ornée d'un dessin.

Près du ruisseau qui longe la clôture, un cabanon en planches grises qui disparaît presque quand la poudrière rafale du button voisin. Seules la fumée et une odeur sèche de feu de bois indiquent une présence humaine dans ce refuge à demi enseveli sous la neige: c'est la demeure de Amish Abdelnour. Un vieil homme grave et digne que les jeunes aperçoivent l'été et qu'ils saluent d'un signe de la main, quand ils roulent à bicyclette sur le chemin qui borde l'érablière.

Seules les plus vieilles personnes se souviennent du jeune Amish, un petit enfant malingre arrivé au village en 1918 avec sa grande sœur Farha. Ou peut-être Farha est-elle sa mère? On n'a jamais su.

Une histoire de la Première Grande Guerre, semble-t-il. Chassés de leur pays par les Turcs, a dit le curé. Des réfugiés qu'il faut accueillir charitablement. C'est ainsi que le mystère est devenu une habitude à Sainte-Aimée. Sauf pour les fils du garagiste.

Quand Amish commence à fréquenter l'école des Frères au bout de la rue principale, il emprunte les rues secondaires pour s'y rendre. Il évite ainsi de les rencontrer, eux, qui s'entêtent à l'interpeller par un sonore « Salut, maudit juif! » En vain leur a-t-il expliqué timidement qu'il n'est pas juif, mais Arménien.

Arménien, c'est la seule certitude que lui a inculquée Farha, sa protectrice. Elle a sauvé la vie d'Amish en le faisant passer pour son petit frère. Et après plusieurs années tranquilles à Sainte-Aimée, elle lui a dit: « Tu as maintenant l'âge de travailler, Amish. Tu sais lire et écrire en français. Tu es fort. Tu vas te débrouiller très bien. Moi, je

pars pour Montréal, car je n'ai pas d'avenir à la campagne. Comment une Arménienne trouvera-t-elle mari ici, alors que c'est déjà une anomalie pour un homme de Sainte-Aimée d'épouser une Beauceronne du village voisin ? Ne sois pas triste, Amish. Je t'écrirai.»

Je t'écrirai... Après cinquante ans de silence, Amish croit toujours que Farha a tenu sa promesse. Mais comment une lettre aurait-elle pu lui parvenir ? Sans domicile fixe, de village en village, Amish a erré d'un emploi à l'autre.

Par une sorte de nostalgie, Amish est revenu à Sainte-Aimée. Pour lui, l'avenir n'existe pas : seuls comptent le temps présent et la façon dont on veut le vivre. Dorénavant, il s'accorde au rythme de la nature et des saisons. S'offrir le luxe de regarder, d'écouter, de réfléchir ! De retrouver son passé. Son vrai nom peut-être... En remontant jusqu'à la plus tendre enfance, a-t-il lu dans un magazine.

Dès son retour à Sainte-Aimée, il a rencontré monsieur Faucher qui lui a permis de s'installer à demeure dans le cabanon de la sucrerie, en échange de certains services : c'est plus qu'Amish avait rêvé. Tout au long de l'année, sauf durant le fébrile temps des sucres, Amish travaille à son rythme et selon ses goûts, comme si la sucrerie lui appartenait. Ou il se promène tout simplement pour observer les oiseaux, les plantes et découvrir ainsi certains des secrets qu'abrite le mot bonheur.

Son vrai nom ? À quoi bon ? Pour tout le monde à Sainte-Aimée, il est Amish. Un jour, une lueur a éclairé un souvenir lointain. Une femme, sa mère sans doute, lui est apparue : vêtue de noir, aux cheveux foncés, au regard inquiet, mais tendre et bon. Elle se penche vers lui, mais il n'arrive pas à comprendre ce qu'elle dit, peut-être parce qu'il a oublié cette langue...

De son père, au plus creux des souvenirs, il voit un homme fort qui le presse sur sa poitrine, ouvre la porte de la maison et le pousse dehors en criant : « Cours jusqu'au sentier qui descend dans les steppes. Vite ! Sauve-toi ! Tout seul et si petit, ils ne te masseront pas ! »

Pour la suite, s'en souvenir n'est pas difficile : c'est un cauchemar qu'il fait si souvent, même aujourd'hui, à soixante-dix ans.

Le petit Amish obéit à son père, court éperdument, bute sur un caillou, se relève, entend un bruit terrible, se retourne affolé, voit

les cavaliers qui galopent en brandissant des sabres au-dessus de leur tête. Il se flanque par terre, fait le mort, bondit de nouveau, court, tombe, se relève, court encore. Arrivé enfin au sentier des steppes, il n'est plus qu'une petite bête exténuée qui se laisse tomber dans le sable. Sur le point de s'endormir, il entend une voix qui descend du ciel. Il lève les yeux.

— Raconte, Farha, raconte la suite... À partir de là, c'est toi qui te souviens.

— Mais, Amish, je t'ai raconté cent fois !

— Je t'en prie, Farha, à chaque fois, c'est plus beau !

Farha se laisse prier quelques secondes. Avec les années, cette hésitation fait partie du rituel.

— Moi, raconte Farha d'un ton taquin, quand je me suis enfuie, j'avais pris mes précautions. Je n'étais pas, comme toi, partie avec mon seul burnous !

Amish rit, puis de nouveau, il est attentif.

— Mes parents, poursuit Farha, sont morts dans l'horrible massacre de notre peuple par les Turcs. N'oublie jamais, Amish, que nous faisons partie des deux millions d'Arméniens disparus.

— Oui, Farha, mais continue, je t'en prie.

— Donc, mon cher Amish, je rassemble tout l'argent de mes parents. C'est facile, je connais la cachette. J'attache la petite tente sur le dos de notre chameau, je m'y cache et je pousse la bête vers le sentier des steppes, connu des seuls habitants de notre village. C'est ainsi que j'ai échappé aux Turcs.

— Une fois sur la piste secrète, le chameau a repris sa marche normale et moi, j'ai ouvert les pans de la tente. Et qu'est-ce que je vois au bord de la piste ? Un bambin de trois ou quatre ans, tout barbouillé de larmes.

— Et le bambin, c'est moi, jubile Amish.

— Je te crie : « Prends ma main, n'aie pas peur. » Et hop ! Je te hisse jusqu'à moi.

À ce moment du récit, Amish applaudit.

— Et hop ! répète-t-il pendant que Farha éclate de rire.

— La tente a une bordure de cuir rouge et le chameau n'a qu'une bosse, dit Amish.

— C'est curieux, ces détails que tu as retenus.

— J'avais eu si peur, explique Amish, la bosse était chaude, molle et je sentais que toi, tu n'allais pas me tuer.

— Je n'ai même pas pensé, dit Farha, aux embarras que tu me causerais. Mais rassure-toi, c'est le contraire qui s'est produit. Quand j'ai vendu le chameau et décidé de partir pour l'Amérique, si tu savais comme ta petite main dans la mienne a stimulé mon courage. Un si long voyage: pense que nous avons traversé la mer Noire, les Dardanelles, la Méditerranée et l'Atlantique jusqu'à Québec!

Après tant d'années de solitude et d'errance depuis le départ de Farha, sa bienfaitrice, Amish, devenu vieux, se remémore encore, inlassablement, ce fabuleux voyage. Il est son héritage, son seul patrimoine et son secret. Secret qu'il n'a confié à personne avant de venir habiter dans l'érablière et de connaître madame Faucher, la femme du propriétaire.

Tout a commencé par un simple troc. Elle lui échange de la farine contre le lièvre qu'Amish prend au collet, une perdrix pour des œufs, des fraises des champs pour du saindoux. À la confiance, s'ajoute bientôt l'amitié. Il lui sarcle son potager; elle lui fournit des vêtements usagés. Bientôt, elle ajoute les journaux, un bol de cretons aux Fêtes, une tourtière au Jour de l'An.

Puis un jour qu'ils sont à boire une tasse de thé dans la cuisine de la maison de ferme, madame Faucher demande tout à coup.

— Racontez-moi votre vie, Amish.

— Mais vous la connaissez, madame. Depuis quatre ans que je vis dans l'érablière et n'en sors que pour venir chez vous.

— Avant, Amish. Avant votre arrivée ici, dit madame Faucher avec déférence.

Amish hésite à lui raconter son aventure, à cause du chameau. Si elle n'y croit pas, ne risque-t-il pas de blesser leur amitié? Il se rassure à l'idée qu'elle a certainement vu un chameau à la télévision. Et qu'importe! Il est subitement exalté à l'idée de partager son histoire.

Madame Faucher l'écoute religieusement sans commentaire ni question. Amish en est un peu déçu: il aimerait ajouter les détails qu'il escamote par timidité ou pudeur.

Il termine son récit. Madame Faucher demeure silencieuse et continue de le fixer d'un regard de plus en plus perplexe.

— Vous ne me croyez pas?

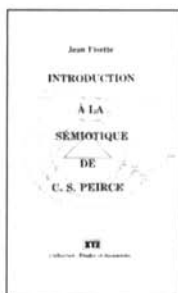
— Bien sûr, répond-elle aussitôt. C'est pour cette raison que je m'inquiète. Des papiers d'identité, maintenant vous en avez? Votre carte d'assurance sociale? Vous avez fait la demande pour votre pension de vieillesse?

Elle semble si anxieuse qu'Amish se permet de l'interrompre pour la rassurer. Il n'a vraiment pas besoin de remplir toutes ces formalités. Légalement, s'il n'existe pas, il lui suffit de penser que pour elle et sa famille, c'est différent.

— Mais Amish, s'exclame madame Faucher, personne ne saura que vous êtes passé sur la terre!

— De savoir que j'y suis passé pour vous et vos enfants est suffisant! Vous vous en souviendrez, peut-être? ajoute Amish, ému.

Madame Faucher acquiesce d'un signe de la tête en souriant d'attendrissement et Amish pense que cette journée est une des plus belles de sa vie. **XYZ**



Jean Fiset
*Introduction
à la sémiotique
de C. S. Peirce*

« L'ensemble des travaux et articles, en langue française, qui ont été consacrés par des sémioticiens à Peirce depuis une dizaine d'années trouve ici enfin un écho. »



Études et documents